Le portrait
Le portrait, mort ou vif ?

Comment Wang-Fô fut sauvé : la représentation, révélation ou recréation ?

Cette nouvelle très ambiguë peut être lue, ou bien comme un éloge de la peinture, à travers celui du peintre (fictif) Wang-Fô, ou bien comme une condamnation de ce peintre, donc comme une mise en garde à l'égard de la peinture et des représentations artistiques.

I. Eloge de la représentation

Cet éloge consiste à mettre en évidence deux fonctions possibles de la représentation.

I.1. La représentation révélatrice

L'histoire commence par celle de Ling, enfant qui *grandit dans une maison d'où la richesse éliminait les hasards. Cette existence soigneusement calfeutré [l'a] rendu timide : il [craint] les insectes, le tonnerre et le visage des morts.* Ses parents le marient à une très belle jeune fille, qu'il aime. Il n'est pourtant pas vraiment heureux mais s'ennuie. Une nuit dans une taverne, Ling rencontre Wang-Fô : *grâce à lui, Ling connut la beauté des faces de buveur (…), la splendeur brune des viandes (…), l'exquise roseur des taches de vin parsemant les nappes…*[1] Wang-Fô révèle ainsi à Ling la beauté de toute sorte de choses qu'il n'eût jamais pensé pouvoir trouver belles : un arbuste, des fourmis, des éclairs ; et Ling désormais n'a plus peur des insectes ni de l'orage. Wang-Fô conjure donc la peur et l'ennui de Ling, à qui il révèle tous les jours de nouvelles beautés jusqu'alors insoupçonnées.

Cette fonction de la peinture est expliquée et louée par Proust dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (deuxième partie). Le narrateur, grâce aux tableaux d'Elstir, qui éduquent son regard, découvre la beauté de ce que, jusqu'alors, il jugeait inintéressant, vulgaire ou laid : le beau temps, le monde moderne, et les « choses les plus usuelles » dont le narrateur, avant d'avoir découvert les tableaux d'Elstir, détourne son regard, cf. p. 66 (G.F.) : *[Nous nous attardions] à causer avec [la marquise], notre déjeuner fini, à ce moment sordide où les couteaux traînent sur la nappe à côté des serviettes défaites. Pour ma part, (…) je m'efforçais de regarder plus loin, de ne voir que la mer…* Quelques semaines plus tard, le regard du narrateur a été modifié par Elstir, cf. p. 261 – 262 : *je restais maintenant volontiers à table pendant qu'on desservait(…). Depuis que j'en avais vu dans les aquarelles d'Elstir, je cherchais à retrouver dans la réalité, j'aimais comme quelque chose de poétique, le geste interrompu des couteaux encore de travers, la rondeur bombée d'une serviette défaite (…) , le verre à demi vidé qui montre mieux ainsi le noble évasement de ses formes (…), un reste de vin sombre, mais scintillant de lumières (…) ; j'essayais de trouver la beauté là où je ne m'étais jamais figuré qu'elle fût, dans les choses les plus usuelles, dans la vie profonde des « natures mortes ».* La « vie », encore… Grâce à Elstir[2], le narrateur trouve le monde plus intéressant ; grâce à Wang-Fô, Ling est sauvé de l'ennui, et l'Empereur aussi. Mais pas de la même manière.

[1] L'art de Wang-Fô ressemble ici à la peinture flamande (qu'aimait particulièrement M. Yourcenar) plus qu'à la peinture chinoise.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le portrait

Le portrait, mort ou vif ?

I.2. La représentation correctrice

Dans la deuxième partie de la nouvelle, c'est l'Empereur qui raconte son histoire : il a été élevé hors du monde, dans un palais hermétiquement clos, orné des peintures de Wang-Fô. *La nuit, quand je ne parvenais pas à dormir, je les regardais (…). Je me représentais le monde (…). Et, pour m'aider à me représenter toutes ces choses, je me servais de tes peintures* : le futur empereur se représente le monde comme Wang-Fô le représente : merveilleux.

I.3. La représentation salvatrice ?

Le peintre recrée le monde, ou crée un autre monde, son propre monde (*le seul empire,* dit l'Empereur*, sur lequel il vaille la peine de régner*), dans lequel, quand le monde réel se fait menaçant, il trouve refuge : grâce à son pinceau, Wang-Fô fera réapparaître Ling (qui, en réalité, avait été tué) et le redoutable Empereur ; il fera apparaître la mer, un bateau, s'embarquera et se sauvera : *Wang-Fô et son disciple Ling disparurent à jamais sur cette mer de jade bleu que Wang-Fô venait d'inventer* (dernière phrase de la nouvelle).
Mais, dira-t-on, le salut de Wang-Fô, qui se réfugie dans un monde fictif (*inventé*), est illusoire. On peut douter que Wang-Fô soit vraiment sauvé.

II. La critique de la représentation.

II.1. La représentation mensongère

Wang-Fô est-il vraiment sauvé ? L'Empereur en tout cas, d'abord sauvé de l'ennui par les beaux tableaux du grand peintre, est terriblement déçu par la réalité qu'il découvre lorsque enfin il sort du palais et entre dans le monde. Il comprend qu'en réalité il a été déçu (trompé) par le peintre, d'où sa colère : *Tu m'as fait croire que la mer ressemblait à*

[2] Qui, d'après Proust, « recrée » le monde. Cela ne veut pas dire qu'il le métamorphose, mais qu'il permet de le redécouvrir en en proposant une nouvelle représentation, cf G.F. p. 22 : *l'atelier d'Elstir m'apparut comme le laboratoire d'une sorte de nouvelle création du monde, où, du chaos que sont toutes choses que nous voyons, il avait tiré (…) , ici une vague de la mer (…), là un jeune homme…* Et p. 223 : *si Dieu le père avait créé les choses en les nommant, c'est en leur ôtant leur nom, ou en leur en donnant un autre, qu'Elstir les recréait.*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

la vaste nappe d'eau étalée sur tes toiles (…). Je suis monté sur la terrasse du palais pour regarder les nuages, mais ils étaient moins beaux que ceux de tes crépuscules. (…) Tu m »as menti, vieil imposteur : le monde n'est qu'un amas de taches confuses, jetées sur le vide par un peintre insensé, sans cesse effacées par nos larmes. Selon Macbeth, la vie est « un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur » ; pour l'Empereur, le monde est un tableau peint par un fou, plein de confusion. Wang-Fô repeint le monde (un chaos) pour lui donner ordre (en faire un cosmos) et beauté : il le recrée, en le corrigeant.
La représentation peut donc avoir deux fonctions opposées : ou bien elle révèle le monde (le réel), ou bien elle le maquille (idéalise le réel). Elle peut en avoir une troisième, qui synthétise ces deux fonctions : celle de révéler un aspect du réel pour en cacher un autre.

II.2. La représentation réductrice et séductrice

Ling est séduit par Wang-Fô, séduit au sens étymologique du mot (= « détourné de ») : détourné de sa vie normale de jeune homme riche bien installé (il devient le serviteur d'un pauvre peintre ambulant), détourné de sa femme, détourné du réel. En effet, Ling préfère à sa femme les portraits que Wang-Fô fait d'elle, ce que la pauvre épouse, délaissée, ne supporte pas : *Un matin, on la trouva pendue aux branches du prunier rose (…). Wang-Fô la peignit une dernière fois, car il aimait cette teinte verte dont se recouvre la figure des morts.* Grâce à Wang-Fô, avons-nous dit, Ling n'a plus peur des insectes ni du tonnerre : il n'a plus peur non plus, sans doute, du visage des morts, il n'a pas même horreur du visage mort de sa propre femme. Il ne voit plus autour de lui que des formes et des couleurs, éventuellement belles, et non plus des êtres humains susceptibles de souffrir ou de le faire souffrir : les soldats qui viennent l'arrêter ne lui font pas peur, il ne voit que les reflets rouges ou bleus de leurs casques et la couleur de leurs manches, différente de celle de leurs manteaux. Plus tard, lorsque Ling est décapité, Wang-Fô *[admire] la belle tache écarlate que le sang de son disciple [fait] sur le pavement de pierre verte.*
La peinture, pour Wang-Fô, joue un rôle opposé à celui qu'elle doit jouer selon Frenhofer : celui-ci s'efforce d'*exprimer la nature*, d'en suggérer la profondeur ; Wang-Fô ne représente que la surface des choses, qu'il vide de leur sens (éventuellement pénible) : sa peinture séduit le spectateur en réduisant le monde à de belles apparences. « Vanité de la peinture », dit Pascal. Mais il y a divers types de peintures et de représentations. Vanité de *cette* peinture, oui.

Cette histoire ambiguë invite à se méfier des représentations, parce qu'elles-mêmes sont ambiguës : elles peuvent en même temps (pensons à la littérature, notamment aux fictions romanesques)
nous ouvrir les yeux, nous révéler le monde et la vie,
et nous distraire, nous divertir au sens pascalien de ce mot, c'est-à-dire nous détourner (en dangereuses séductrices) de vérités essentielles. En l'occurrence, ni Wang-Fô ni Ling ne voient plus la mort (la leur ni celle des autres) qu'ils représentent, ou se représentent, de façon à en conjurer l'horreur.

Il semble bien, par conséquent, que la représentation ait ces quatre fonctions : conjurer ou révéler l'absence ou la présence (autrement dit la vie ou la mort).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021